

FFM — Compétition mondiale des premières oeuvres **Du talent plein les écrans**

Yasmina Daha

Number 257, November–December 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45057ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daha, Y. (2008). FFM — Compétition mondiale des premières oeuvres : du talent plein les écrans. *Séquences*, (257), 5–5.

FFM | COMPÉTITION MONDIALE DES PREMIÈRES ŒUVRES

DU TALENT PLEIN LES ÉCRANS

On peut lui trouver mille et un défauts, questionner son mode de gestion, trouver qu'il manque de « glamour », mais force est d'admettre que le Festival des films du monde permet au public présent de s'ouvrir et de voir, avec des yeux neufs, ce qui se fait ailleurs. La compétition des premières œuvres offre, en plus de cela, la possibilité d'assister à la naissance de jeunes réalisateurs parfois prometteurs. Cette année, la catégorie recelait tout l'éventail du médiocre au sublime. Or, les thèmes abordés par les dix-sept réalisateurs venus de onze pays se recoupent souvent. On y traite des rites de passage, du désir de s'émanciper et de se réaliser (au sens propre comme au figuré) ainsi que de quête de liberté.

YASMINA DAHA

Quand l'intelligence artistique part à la rencontre d'un propos pertinent, ça donne fatalement une œuvre remarquable. C'est le cas de la coproduction franco-autrichienne **Ein augenblick, freiheit** (Pour un instant la liberté) du réalisateur iranien Arash T. Riahi. Le film brosse le portrait des conditions de vie des réfugiés politiques iraniens en territoire turc attendant une réponse favorable à leur demande d'asile. Une incursion dans la vie de sans-papiers de tous horizons. Malgré la gravité du thème et des images d'une grande dureté, le réalisateur fait le pari de ne jamais tomber dans le misérabilisme. La profondeur de cette œuvre se goûte dans le savant dosage de l'affligeant et du comique qui donne un long métrage on ne peut plus pertinent et percutant; du cinéma utile. Que Riahi remporte le Zénith d'or pour ce film qui scrute avec un regard perçant une réalité qui existe encore trop souvent sur la planète n'a d'ailleurs surpris personne.

Dans un autre registre, mais toujours sur le thème de la quête de liberté et de la dénonciation des injustices, la réalisatrice iranienne Sabine El Gemayel révèle un talent certain avec son premier long métrage de fiction, **Niloofar**. Témoignant avec sensibilité d'un thème maintes fois exposé au cinéma, ce film raconte l'histoire d'une petite fille de 12 ans que son père promet en mariage à un riche propriétaire terrien en échange d'une dot substantielle. Prise de panique, l'enfant s'enfuit de son village pour échapper au destin que lui trace son père et réaliser son rêve : s'instruire pour devenir médecin. La grande qualité de jeu de la jeune actrice ajoute beaucoup à l'émotion générale de ce film qui explique, sans trop juger, une situation qui prévaut encore dans plusieurs sociétés.

De l'Occident nous viennent d'autres propos tout aussi tristes et criants de vérité. Le film **Weltstadt** (Ville du monde) en est un exemple patent. Jeune trentenaire, le réalisateur allemand Christian Klandt traite du désœuvrement de la jeunesse allemande chez qui la violence est parfois la seule distraction envisageable. Partant d'un fait divers ayant eu lieu dans sa ville natale, Klandt donne vie de façon habile à des personnages plus vrais que nature tant ils évoluent dans un scénario sans artifices, montrant la vie dans tout ce qu'elle a de morne quand on a 15 ou 20 ans et qu'on désire être quelqu'un. Un film habile et dérangeant qui s'est vu remettre le Zénith d'argent. Le jury (qui était composé cette année du



Weltstadt

producteur Pierre-Henri Deleau, du réalisateur Denis Héroux et du Président de Axia Films Armand Lafond) a décerné le Zénith de bronze à un tout petit film, **Tatil Kitabi** (Le Livre d'été) du réalisateur turc Seyfi Teoman. L'histoire raconte un pan de la vie du jeune Ali, 10 ans, qui au cours du même été perdra son père et apprendra à sortir doucement de l'enfance pour côtoyer de plus près le monde adulte. Entre les injustices et les problèmes d'argent, Ali grandit. Un film touchant qui nous rappelle que grandir n'est pas toujours un voyage aisé.

N'ayant rien remporté, que des commentaires positifs de plusieurs festivaliers, notons **Four of a kind** de la réalisatrice australienne Fiona Cochrane, film inspiré de la pièce *Disclosure* de la dramaturge Helen Collins. Tourné sur support vidéo, ce long métrage allie adroitement suspens, mensonge et vérité autour des destins croisés de quatre femmes qui portent en elle un secret lourd de conséquences. Le peu de moyens de la production s'oublie très rapidement tant le scénario, qui fait fi des convenances, est habilement ficelé et les actrices, bourrées de talent.

En définitive, on en trouvera toujours pour critiquer le fait que les salles du Festival sont à moitié vides, mais une chose demeure : les écrans, eux, sont pleins d'une programmation qui cache souvent de très bonnes surprises. Avis aux absents : rendez-vous l'an prochain !